

● **LA PETITE FILLE DU RÉVERBÈRE**, de Calixthe Beyala. 500 p., 1997, 19 F.
Accusée de plagiat l'an dernier, la conteuse camerounaise ne décolère pas. Retraçant l'histoire d'une gamine de la « cambrousse-à-misères », élevée par une grand-mère sorcière dévouée, et décrochant le certif avec la frénésie de « devenir une autre », elle brosse une fresque (ouvertement autobiographique) trépidante de défis revanchards, de truculences sexuelles et de nostalgies de ses racines africaines. Ecrivant comme parlaient les griots, elle se joue du langage « poulassie » des vaniteux de la métropole, invente des « matu-vuismes » et fait défiler un petit monde cocasse où l'anticapitaliste se nomme monsieur Mitterrand, le révolutionnaire monsieur Robespierre et le cycliste monsieur Poulidor. Il y a aussi des messieurs Riene Poussalire, « critiques envieux » qui croient « soigner leurs calamités et exorciser leur impuissance » en posant des couronnes de ronces sur la tête des poètes griots. Beyala l'insoumise donne des coups de griffe de-ci de-là, en appelle à Maupassant et à Alexandre Dumas pour défendre la boutique où elle brode des mots, des gestes et « des rires pour rien », et lance non sans humour aux « accros de la médiance » que, Proust ou pas, longtemps elle s'est réveillée de bonne heure... (Albin Michel, 234 p., 98 F.) par J.-L. D.

Bashô à Kyoto rêvant de Kyoto

Moundarren

BASHÔ
à Kyoto rêvant de Kyoto



Moundarren

Poèmes traduits du japonais par Cheng Wing fun et Hervé Collet
Calligraphie de Cheng Wing fun
Etrange livre

qui assouvira peut-être notre curiosité en matière de calligraphie japonaise. Joliment relié de carton ficelé, l'ouvrage conte d'abord l'existence de Bashô (1644- 1694) ; Bashô, nom de poète qui signifie bananier, pour un poète qui changera plusieurs fois de nom. Puis il nous permet par une suite de haikai une rencontre avec la calligraphie japonaise et son élégant raffinement.

Une calligraphie qu'on aurait aimée agrandie et mieux lisible, pour le plaisir de l'œil.

Jean-Pierre Milovanoff

Le Maître des paons. Julliard



Un charme certain, ambiance d'eau et de vent, vieux murs, mystère et sauvagerie, *Le Maître des paons* est un roman que les

mouvements des prix ont jeté sur l'avant de la scène... mais qu'on oublie vite. Même s'il vous tient un moment sous son charme, sans vous pénétrer vraiment. Il porte en lui un petit air d'indifférence et laisse autour de lui ce même souffle d'indifférence.

Bernard Clavel

Le soleil des morts.

Albin Michel



Charles Lambert a vécu et fait les deux guerres et il avait commencé sa vie de soldat, après la tristesse d'une enfance sans

enfance et sans école, à Médenine, en Tunisie puis au Maroc.

Peu de paysage cette fois-ci chez Clavel, hormis le village de Brédans et son chemin de halage, décor strictement limité à l'utilité, comme un trajet de chaque jour.

Mais celui de la guerre sera très précis : surtout pour celle qu'on a appelée la grande guerre, qui patage dans la boue et les tranchées avec le héros de Clavel.

La suivante, 1939, Charles la vit par son rôle social et humain, par son travail à la mairie, par la faim et le froid aussi. Par la résistance et avec son ami le passeur; avec ceux qui y restent.

Clavel retrouve parfois, pour évoquer la grande guerre, le ton, les mots et la hargne d'un Barbusse ou d'un Dorgelès.

Mais si les guerres sont les grands moments dans les jours simples de cet homme simple, le récit de Clavel est surtout un témoignage douloureux sur toute une vie.

A l'image de l'existence, le roman de Clavel va délicatement diminuendo. On atteint le souffle dernier, que l'auteur accompagne par les pulsations de sa langue jusqu'à l'achèvement. Timide, discret, douloureux, le petit garçon du début entre dans la mort.

Roman doux et triste. Pas de sensationnalisme. Des passages forts cependant mais Clavel a pris le parti de ne pas tout raconter, l'histoire d'amour, le séjour en Afrique, comme si le bonheur était hors sujet dans son roman. Ou à cause de la pudeur de son personnage.

Il y a pourtant des moments heureux, des moments d'amitié, de complicité et de chaleur.

Mais cette lecture laisse aux lèvres une petite amertume : celle de constater que certains avant nous ont peu vécu, donné leur vie, comme il est écrit sur les monuments aux morts, pour leur patrie, et qu'il n'en reste rien. Ou si peu dans les souvenirs. Rien qui se voie.

Sinon des textes comme celui-ci, pour nous le faire voir.

Pierre Magnan

L'aube insolite. Denoël

Pierre Magnan



Pierre Magnan aurait dû être musicien ou compositeur. Il aurait pu sans difficultés, tant il a le sens du rythme, tant ses romans procèdent en mouvements successifs jusqu'au moment où s'empare d'eux un irrésistible crescendo, violent comme une marée. Jusqu'au dénouement, point faible de l'œuvre, dont, une fois qu'il est lâché par le mouvement d'ascension, le lecteur au fond se fiche.

L'aube insolite n'est pas son dernier roman. C'est même le premier. Il date de 1946.

Texte de jeunesse il en a les défauts : parfois emphase dans les sentiments, grandiloquence dans les mots échangés - on

est en 1946...

Mais que de qualités : construit à la manière des policiers qui vont faire sa renommée, *La maison assassinée* ou *Les courriers de la mort*, il a déjà, par le chant à la nature, une force à la Giono, et des airs de *La folie Forcalquier* et son caractère d'épopée.

Et par la puissance maîtrisée d'un récit en mouvement, les traits d'un roman de ...Pierre Magnan

Je sais bien qu'aucun écrivain n'a vraiment plaisir à être comparé fût-ce à Giono, mais peu importe car il s'agit ici d'un éloge. Ce roman de la résistance, passive, d'un village est doté de la force de la passion, de la dose de mystère et de «villageoiserie» nécessaires, mais il est bien au-delà, un grand texte passionnant.

Jacqueline Aimar

Calixthe Beyala

La petite fille du réverbère

Albin Michel

Calixthe Beyala



C'est elle la petite fille la plus sale d'un quartier pauvre de Kassalafam ; mais elle s'appelle Beyala B'Assanga Djuli, ce qui signifie «Reine d'Assanga».

Et elle est princesse. La véritable princesse en haillons des contes, qui fabrique des bâtons de manioc qu'elle vend avec sa grand' mère au bord du trottoir.

Grand' mère un peu sorcière, un peu folle qui donne à cette petite fille sans père et privée de mère pour un temps, l'affection qu'elle connaît et l'éducation qu'elle peut.

Mais Beyala va à l'école. Et de là, envers et avec tous, viendra le salut et un semblant de gloire, après tant d'heures passées à étudier sous le réverbère du quartier...

Réponse bien sentie de la bergère au berger sous la forme de ce roman où l'on retrouve les rues, la vie, l'Afrique de Calixthe Beyala, âpre et saumâtre, puante et sale, pauvre et dévo-

rée de vie, réelle et dénuée de tout romantisme, de toute poésie, de tout lyrisme... à moins que cette amertume pleine de violence ne soit le lyrisme de l'Afrique.

Mais Beyala répond surtout à ses détracteurs et aux journalistes qui l'ont - si facilement- accusée de plagiat. Il faut n'avoir jamais tenté d'écrire pour ignorer comme les mots qui vous viennent quand vous prenez la plume, surgissent d'un insondable fond de vous, de la tête, ou du ventre peut-être, et la force et le poids qu'ils ont. Une marée. Inlassable, inusable tant qu'elle n'a pas tout exprimé.

Que ces mots proviennent d'un inconscient formé de souvenirs, d'images et des mots des autres, lus avant, et devenus si forts quand c'est le réverbère et sa lumière gratuite qui vous les ont donnés, cela ne fait aucun doute. Et ces mots ne sont à personne ou à tous, comme vous voudrez. Merci Calixthe Beyala, négresse et princesse de Kassalafam de les avoir écrits. Si durs et si vrais. Même si je n'aime pas bien l'Afrique que vous dites.

Votre livre a goût de manioc et de faim, on l'encaisse en pleine poire.

LES LIVRES

Enfance africaine

La petite Tapoussière, double de l'écrivain Calixthe Beyala, connut une enfance africaine, pauvre, ensoleillée et pleine de magie. Sa mère absente, son père inconnue, elle est élevée par sa grand-mère qui l'a fait reine d'une terre mythique.

En exergue de ce livre, une citation de Maupassant « Qui peut se vanter, parmi nous, d'avoir écrit une page, une phrase qui ne se trouve pas déjà, à peu près pareille, quelque part ? »

Une introduction en forme de pied-de-nez et une petite phrase assassine dans la dernière page. Calixthe Beyala signe un nouveau livre *La petite fille du réverbère*, et prévient par là même quiconque l'accuserait de plagiat de ce qu'elle pense du procédé.

Car l'écriture de la belle Africaine, dont l'éditeur nous invite à aimer « l'œuvre originale, singulière et généreuse, marquée à tout jamais du sceau de l'Afrique éternelle », a fait les beaux jours

l'hiver dernier de quelques magazines littéraires (et en particulier *Lire* dans son numéro de février), où l'on se livrait au petit jeu cruel de la mise en vis-à-vis de certains de ses textes avec ceux d'autres auteurs.

Même si son livre *Les honneurs perdus* a été récompensé par l'Académie française du grand prix du roman, tandis qu'*Assèze l'Africaine* recevait le prix Tropique et le prix François Mauriac.

Son dernier livre *La petite fille du réverbère* qui vient de sortir connaîtra probablement la même moulinette critique. Et il serait vraiment dommage que le soupçon persiste. Calixthe Beyala y raconte ses racines, ou celles

qu'elle s'invente _ peu importe _ et on la lit avec plaisir, comme un conte. « J'étais la petite fille la plus sale du quartier, mais j'étais princesse. Je ne portais pas de couronne, mais ma grand-mère

m'en tressait une, invisible à l'œil ». Elle a toujours une couronne, Calixthe Beyala, et que ce ne soit pas forcément celle qu'avait rêvé sa grand-mère n'a finalement que très peu d'importance.

L'enfance, dans un quartier pauvre, d'une petite fille sans père, élevée par sa grand-mère n'est pas toujours facile : pourtant le soleil illumine les phrases de ce livre, qui vous emmène dans un village africain qui sent l'épice, l'huile de palme et la poussière.

Cette enfance, on s'en détache pas facilement, pas plus d'ailleurs que les gosses de banlieue ne s'arrachent aisément de leur cité ghetto. « Je portais en moi cette terre des contradictions modernes, des abstractions du bon sens, ce ventre de l'anarchie et des plongeurs tête la première dans les profondeurs de l'absurde. Ceux qui y naissent, comme moi, portent la

marque indélébile de ce quartier, de ses déboires, de ses angoisses, de ses eaux pourrissantes, de ses mélancolies, de ses rires, de ses pleurs, de ses peurs et de ses miradors infernaux ».

Calixthe Beyala est née de cette enfance d'amour et de pauvreté. « Je revins sur mes pas, bouleversée mais souveraine des souvenirs d'une époque enluminée comme un récit biblique et sertie de mémoires à transmettre ».

L'histoire de la petite fille au réverbère est magique et incantatoire comme une comptine... ou le récit d'un griot, dont la mémoire appartient à tous, dit-elle en conclusion.

Jocelyne REMY

« La petite fille au réverbère », de Calixthe Beyala, éditions Albin-Michel, 233 pages, 98 F.



La littérature métisse selon Calixthe Beyala



Auteur camerounaise installée en France, Calixthe Beyala remonte en enfance dans «La petite fille du réverbère». Photo R. Montoury.

Avec «La Petite Fille du réverbère», Calixthe Beyala s'enfonce en elle-même. Discussion avec l'auteur autour de la notion de création littéraire.

A l'époque où commence cette histoire, je n'étais pas encore l'écrivain décorée, vraiment?... qu'on charrie, qu'on insulte, qu'on vilipende, qu'on traite de cervelle en jupon! Camerounaise installée en France, Calixthe Beyala n'y va pas de main morte dans les premières lignes de son nouveau roman, «La Petite Fille du réverbère».

Met-elle par ce biais en perspective d'ironie sa condamnation pour plagiat causée par les troublantes similitudes constatées entre son «Petit Prince de Belleville» et «Quand j'avais cinq ans, je t'ai tué» d'Howard Buten? Fait-elle un pied de nez aux accusations du même type portées contre ses «Honneurs perdus»?

Ce dernier ouvrage fut élu grand prix du roman de l'Académie française en 1996. Selon Pierre Assouline, directeur de la rédaction de «Lire», il devrait beaucoup à «La Route de la faim» de l'écrivain nigérian Ben Okri... Calixthe Beyala balaye d'un rire franc ces questions, et répond.

Ça s'adresse à tous ceux qui croient détenir le savoir et qui n'ont pas l'humilité de savoir que le savoir est une vérité aussi partagée que la bêtise. Ceux qui se pensent détenteurs de la vérité première — ce qui est aussi absurde que prétentieux. Quand on regarde ne fût-ce que le soleil, on se rend compte qu'on est tellement petit! Pour moi, la vraie intelligence, c'est prendre conscience de cela. Fâchée de voir ses livres inspectés sous tous leurs angles, elle se demande: Pourquoi n'ont-ils jamais fait ça avec aucun autre auteur? Pourquoi passe-t-on mes livres au peigne fin, à l'ordinateur? Même Gide disait qu'il prenait un livre le matin et en écrivait un autre avec. En fin de compte, la romancière

se fiche un peu de tout ce qu'on lui reproche. Sa carrière et son style propre pour atouts incontestables, elle affirme: J'ai le droit de m'inspirer! Tous les grands auteurs reconnaissent l'avoir fait. La vraie question, c'est: «Qu'est-ce que la création?» Quand on voit un tableau, on ne se demande pas si tel jaune vient de Van Gogh.

SI C'EST ÇA ÊTRE PLAGIAIRE...

Calixthe Beyala s'étonne qu'on l'accuse de plagier des écrivains qu'elle adore, comme Albert Camus, Alice Walker ou Howard Buten. Selon elle, un auteur peut très bien faire dans son œuvre des clin d'œil à des auteurs qu'il aime. C'est un jeu.

Et la romancière d'ajouter, philosophe: Je plagie dès que j'écris car «je» appartient forcément à un autre. Comme disait ma grand-mère, rien ne nous appartient si ce n'est ce que nous buvons et mangeons. Et encore, seulement au moment où nous le buvons et le mangeons.

Comment vit-elle tout cela? En battante, quoi qu'il en soit. Et même avec beaucoup de plaisir. Etre le plus grand plagiaire de tous les temps ne lui déplairait pas. Si je pouvais représenter à moi seule, mettons... 150 auteurs. Quelle extraordinaire bibliothèque! Quelle encyclopédie ambulante!

Un auteur qui pique l'histoire d'un autre et met son nom en dessous, je trouve ça déplorable.

Mais j'admire l'auteur qui arrive à construire un univers au départ d'un patchwork de références. Si c'est ça être plagiaire, je l'assume entièrement! Casser les œuvres, les rendre presque obsolètes et les renouveler, n'est-ce pas le principe même de la création?

Calixthe Beyala défend de livre en livre une littérature métisse. Histoire de narguer ses opposants et pour le plaisir de raconter, elle a récemment éprouvé le besoin de s'enfoncer en elle-même. Ainsi est né «La Petite Fille du réverbère». Retrouvant le chemin de son enfance, elle y parle de son passé à visage découvert. Une livre émouvant évoqué ci-contre.

PASCALE HAUBRUGE

Humour, colère et tendresse d'un récit d'enfance

Née dans un bidonville de la banlieue de Douala (Cameroun), Calixthe Beyala a passé son enfance aux côtés d'une grand-mère au fait des secrets de l'harmonie de l'homme avec la nature. Aimante et pleine d'une verve imaginative, la vieille était un rien possessive. Dès sa venue au monde, elle s'est approprié sa petite-fille.

Exit la mère. Père inconnu. Beyala B'assanga Djili était pour son ancêtre l'enfant providentielle. Celle qui venait pour reconstruire un royaume perdu... La grand-mère a vu son village d'Issogo se vider de ses familiers. Tour à tour, ses voisins s'en sont allés quérir la modernité plus loin que leurs

carrés de terre et la rosée du matin. Maudites soient les lumières!, se lamentait l'ancêtre. Un monde s'effondrait.

Elle est partie la dernière. Au bout de la route, il y eut Kassalafam, ses toits de tôle, et la pauvreté. Sous ce ciel loquace, l'idée de reconstruire son royaume s'ébattait dans sa vieille carcasse avec plus de fougue. La fillette vint à point donner corps à ses espérances. Une idée trottait dans la tête de la vieille: grâce à cette enfant, elle allait rebâtir son empire.

Que d'espoirs à porter. Surtout que le maître d'école remarquait la gamine et la poussa à étudier. Ce qui ne rentrerait pas dans les vues de sa grand-mère... Aujourd'hui, le village abandonné

se repeuple. En partie grâce à une petite-fille qui n'a pas trahi les espérances mises en elle.

Après s'être indirectement représentée dans certains de ses ouvrages, Calixthe Beyala passe le cap de l'autobiographie en dévoilant son enfance dans «La petite fille du réverbère». Ajoutant à son histoire quelques traits d'invention pour les besoins romanesques, la romancière remonte aux sources de son parcours, aux racines de son écriture.

Et ce réverbère? Elle s'asseyait dans sa lumière pour faire ses devoirs et étudier ses leçons... L'écrivain prise l'humour. Elle rend son univers enfantin préhensible dans sa diversité en jouant les cartes de la colère ou

de la tendresse. Mais elle n'emprunte jamais le ton de l'apitoiement. Un beau dynamisme, non dénué de poésie, se dégage de son travail.

Il est des clin d'œil dans cette œuvre. A Proust — *Longtemps je me suis réveillée de bonne heure*, écrit-elle —, mais aussi aux légendes africaines de célèbre oralité. Elle convoque à la table de ses premières années des personnages brossés avec l'imagination de la mémoire et l'attention aux mots d'un auteur véritable. Un ouvrage qui bouge et remue bien des histoires.

P. He

Calixthe Beyala, «La petite fille du réverbère», Albin Michel, 237 pp., 647 F.

Elle répond au « Nouvel Observateur »

Beyala en colère

Dans une lettre ouverte, Sylvie Guillot prenait à partie la romancière, qui réplique par retour du courrier*

Rien ne vous poussait ni à me lire, Madame, ni à m'écrire. Et parce que rien ne vous poussait à me lire, encore moins à m'écrire, Madame, tout me pousse à vous répondre, sans chercher dans ma démarche à me blanchir (sic) – quelles difficultés j'éprouverais à m'y atteler ! – des accusations à tort ou à travers dont vous vous faites la porte-voix. Mais jusqu'où iront-elles ? Décidément, tout me pousse à vous répondre malgré votre vision parcellaire de la vérité, mais où est-elle ? Tout me pousse à vous répondre tant j'ai eu l'outrecuidance dans « la Petite Fille du réverbère », mon dernier livre, d'évoquer « des pantalons sans fond et des barbichettes sans virilité ». Mais êtes-vous certaine qu'il s'agit bien de mes détracteurs littéraires dont il est question ? Tout me pousse à vous répondre d'autant que vous me croyez ingrate ! Ma reconnaissance aux Immortels qui m'ont récompensée de leur Grand Prix du Roman est éternelle. Vous n'en croirez pas vos yeux mais il m'en pousse encore des plumes multicolores et par moments il me semble avoir au-dessus de mon crâne crépu un éventail arc-en-ciel semblable à une queue de paon. Toute mon Afrique en chante encore, ma France en cocorise toujours.

Excusez-moi donc, Madame, de vous avoir imposé une telle souffrance, celle de lire un livre, sur la connaissance et non le savoir, mais mérite-t-il seulement le nom de « livre » ? Excusez-moi, Madame, si mon style bidonvillesque a quelque peu égratigné vos oreilles. Car, là-bas, là où la route commence peu à peu à se défoncer, quand on est agressé, on « crie », on « hurle », on « vilipende », on appelle « au secours » ! Parce que là-bas, Madame, on n'a guère le loisir d'acquérir la finesse des mots qui endorment les bébés sur un lit de caviar et de champagne, de foies gras truffés et d'ortolans aux raisins de Smyrne. Car là-bas, Madame, on joue à chat-chat et non à chat-souris.

entendue ! J'ai pleuré et vous n'aviez pas séché mes larmes. O combien j'aurais aimé vous voir vous armer de votre plume et défendre ardemment les vertus de la femme que je suis (non de l'écrivain) lorsqu'il y a un an mes « mâles ennemis » publiaient ces mots : « Calixthe Beyala est une femme dangereuse. Elle joue sciemment à la belle Nègresse capable de tout pour s'en sortir. Par ses contorsions, elle excite les plus bas instincts sexuels des hommes et va jusqu'à cracher sur la tombe de sa propre mère », etc. !

Des milliers de femmes ont réagi. Vous pas. Mais sans doute est-il plus facile d'écrire à certains qu'à d'autres ? Vous l'auriez fait, Madame, que je n'aurais guère eu recours à ces quelques lignes ironiques qui ont tant gâché votre plaisir. Votre indignation d'alors aurait eu pour effet de poser une pâte à base de jus de canne à sucre et de miel, pour désinfecter mes dignités féminines mises à feu et à sang. Peut-être n'en saviez-vous rien ? Peut-être considérez-vous ces phrases comme des « allégations » nées de mes fantasmes ?

Il m'urgeait enfin de vous répondre, tant mon déplaisir eût été grand si, à la lecture de « la Petite Fille du réverbère », vous aviez fait abstraction du « plagiat ». Ma mémoire est un amas de « plagiats » successifs. Mes premiers mots tata-papa-maman l'étaient

déjà. Je reste convaincue que la création dans l'absolu n'existe pas, qu'un écrivain n'est qu'un griot qui utilise des signes, qu'un griot est une mémoire et que cette mémoire appartient à tous. Ou à personne.

Recevez donc, Madame, cette lettre plagiée, reflet de ma mémoire et de mes lectures, de mes rencontres avec des femmes et des hommes, blancs ou noirs, qu'importe ! Et de mes vies vécues ou suggérées. Ce n'est pas ma faute, Madame : je suis une très bonne élève de la francophonie, mais les trop bons élèves, c'est connu, sont parfois des cancrès !

CALIXTHE BEYALA

(*) « Le Nouvel Observateur » du 12 février, à pro-



Calixthe Beyala. « Là-bas, là où la route commence peu à peu à se défoncer, quand on est agressé, on « crie », on « hurle », on « vilipende », on appelle « au secours » ! »

Andréen-Gamma

BEYALA, LE RETOUR



Calixthe Beyala

Lettre à Calixthe

Rien ne me poussait à vous lire, Madame. Ni la condamnation pour « *contrefaçon partielle* » prononcée en mai 1996 concernant votre livre « le Petit Prince de Belleville », qui empruntait de larges extraits à celui de Howard Buten (1). Ni vos plagiats d'Albert Camus, Ben Okri, Alice Walker, Paule Constant... Rien ne me poussait à vous lire, et pourtant j'ai lu « la Petite Fille du réverbère ». Ma première impression aurait pu vous être très favorable si la seconde n'avait gâché mon plaisir. J'ai découvert avec intérêt la petite fille du réverbère que vous avez été, celle qui a voulu passer son certificat d'études pour qu'on l'appelle autrement que « Taspoussière ». Celle qui dut se battre contre l'ostracisme de sa grand-mère, marabout despotique ne croyant qu'en la reconstruction d'un royaume imaginaire. Celle qui militait seule, à 11 ans, pour que les pères en Afrique reconnaissent leurs enfants.

Hélas, malgré toute votre grâce, vous m'avez imposé, dès les premières lignes, des phrases revanchardes au sujet de vos détracteurs, ces « *Messieurs Riene Poussalire* », et de ceux-là mêmes, pauvres Immortels, qui vous ont couronnée en octobre 1996. Vous alléguez qu'on vous traite de « *cervelle en jupon* », que vous êtes « *la Nègresse qui fait se pâmer les pantalons sans fond, les barbichettes sans virilité, tous ces riens qui me couvrent de leurs frustrations parce qu'ils croient, ces imbéciles, qu'une femme, Nègresse de surcroît, ne saurait se défendre* ».

J'ai espéré, en rencontrant là petite fille du réverbère, que je pourrais faire abstraction des accusations persistantes de plagiat dont vous faites l'objet. Vous me l'avez rappelé, sur le seul registre de l'injure, alors même que je tentais de l'oublier. Des « *pantalons sans fond* » ? Votre défense semble fondée sur les coups bas, à l'instar du sexisme que vous décriez. Je le regrette d'autant plus que vous utilisez les armes de vos mâles ennemis. Dans la logique de votre « *plaidoirie* », ne pourraient-ils vous reprocher de les vilipender parce qu'ils sont hommes, simple-

ment, et Blancs de surcroît ? Sylvie Guillot
« *La Petite Fille du réverbère* », par Calixthe Beyala, Albin Michel, 240 p., 98 F.

Calixthe Beyala B'Assanga qui crie, qui crache et nous fait pleurer

Entre ses coups de gueule,
Calixthe Beyala mène
son dernier roman,
"La petite fille
du réverbère",
qui tire beaucoup
de sa propre enfance

Par Marie-France Cros

A bien y regarder, Calixthe Beyala est restée une petite fille du bidonville de Douala, capitale camerounaise. Dans ce monde-là, quand on se sent accusé, on crie, on rameute la foule, on appelle la mauvaise foi en renfort, on éructe des grossièretés, on défie ses accusateurs, on fait de grands gestes, on tâche de se gagner les rieurs... L'important c'est de se sauver : dans ce monde-là, vivre est une lutte de chaque jour.

Soupçonnée d'avoir plagié des œuvres d'Howard Butene, Ben Okri, Romain Gary, Paule Constant, Alice Walker ("Lire", février 1997). Calixthe Bevala crache.

dès les premières lignes de son dernier roman, "La petite fille du réverbère" : "A l'époque où commence cette histoire, je n'étais pas encore l'écrivain décoré, vraiment ?... qu'on charrie, qu'on insulte, qu'on vilipende, qu'on traite de cervelle en jupon ! Pas non plus la Négrresse qui fait se pâmer les pantalons sans fond, les barbichettes sans virilité, tous ces riens qui me couvrent de leurs frustrations—parce qu'ils croient, ces imbéciles, qu'une femme, Négrresse de surcroît, ne saurait se défendre".

Pas du Proust

Plus loin, elle remet ça : "Que les accros de la médisance n'y trouvent pas du Proust : longtemps je me suis réveillée de bonne heure". Et encore : "... qui deviendrait une romancière et dont les impropriétés rhétoriques dresseraient les cheveux des Papes de la Littérature française". Ou : "... vingt ans plus tard, ceux qui s'attablent avec Missié Riene Poussalire dans la maison de Verlaine me prendront pour cible en dégustant leur salade de chèvre : "Salope ! Plagiaire !" Pardon Missié-oui Missié. Pardon Missié-oui Missié, lorsqu'ils considéreront que j'ai

la cervelle à peine plus longue qu'une jupe courte...pardon Missié-oui Missié ! A se tordre de rire".

Pas très fair-play ? On n'est jamais très fair-play au bidonville : la vie ne l'est pas avec vous. Il faut serrer les dents et se battre.

Entre ses coups de gueule, pourtant, Calixthe mène son roman, qui tire beaucoup de sa propre enfance.

Abandonnée par une mère volage aux soins d'une grand-mère de caractère, Beyala B'Assanga Djuli, "ce qui signifie "Reine d'Assanga", est surnommée "Tapoussière" par ses "compatriotes" du bidonville, nouvelle patrie de ceux qui ont abandonné le village de brousse pour les lumières de la ville. Mais grand-mère veut lui transmettre son héritage de princesse, descendante de chefs. Tapoussière va à l'école, étudie à la lumière du réverbère, comme tous les écoliers citadins d'Afrique. Puis grand-mère lui transmet la culture ancestrale. "On disait que...", apostrophe-t-elle; rituellement, Beyala B'Assanga répond : "Que quoi ?..." Et le conte éducatif peut commencer.

L'écriture—allègre, inventive et ironique—est celle qui a fait le succès de Calixthe Bevala. Elle

porte la marque de l'humour camerounais, qui rit de ses malheurs pour mieux les supporter. Jusqu'à ce "Andela est de retouroooo", écrit comme le Camerounais cadence son parler. Car, Andela, c'est la mère volage.

Déchirantes

Les quelques pages qui suivent sont déchirantes. Rien, sans doute, n'égale la douleur de l'enfant non aimé; Calixthe Beyala en rend l'agonie quotidienne sans mélodrame, avec la simplicité d'un art rarement égalé, qui vous ébranle jusqu'aux larmes.

Calixthe a plagié ? Disons qu'elle a fait comme au bidonville où, d'un pare-choc perdu, le forgeron fait une marmite. La règle, ici, est qu'il faut payer le pare-choc—comme on paie l'auteur pour son roman, alors que le conteur œuvre gratuitement en Afrique. Mais n'aies pas peur, Beyala B'Assanga : tu es assez grand écrivain pour n'avoir plus besoin de crier et cracher. On continue à te lire.

"La petite fille du réverbère"
Calixthe Beyala,
Ed. Albin Michel,
233 pp., 676 F.